

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milie social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté adéquat à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an	6 fr.
Six mois	3 fr.
Trois mois	1 fr. 50

ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS - 15, Rue d'Orsel, 15 - PARIS

Adresser tout ce qui concerne

La Rédaction :
à Emile AUBIN

L'Administration :
à Pierre MARTIN

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an	8 fr.
Six mois	4 fr.
Trois mois	2 fr.

Vive la Révolution Italienne !

APRÈS L'ÉMEUTE

Réflexions sur la Révolution italienne

Bien que les quelques nouvelles qui nous arrivaient d'Italie nous fissent pressentir l'importance du mouvement révolutionnaire qui s'y est produit, nous étions loin quand même de supposer qu'il ait eu autant d'ampleur et une portée si élevée.

Le silence de la presse d'au-delà des Alpes, le laconisme des dépêches des agences et l'entente tacite des organes stipendiés du capitalisme français pour réduire cet événement à des proportions minimales, tout cela portait à croire que cet intéressant mouvement n'était peut-être qu'une explosion du mécontentement populaire, une agitation dont le foyer n'embrasait qu'une région, n'était localisé que dans quelques cités et serait bien vite étouffé par la répression d'un pouvoir encore solide, appuyé sur une nation pleine de loyalisme à l'égard de ses maîtres.

Il n'en a pas été tout à fait ainsi. Le pouvoir politique a un moment oscillé sur son trône, et l'on est à se demander si toute l'énergie dépensée par la révolte avait porté contre la dynastie de Savoie, la monarchie italienne n'aurait pas été emportée par la rafale insurrectionnelle et n'aurait pas ainsi laissé place nette à une République calquée sur celle qui nous règne ?

Cela peut paraître paradoxal que le caractère social d'un soulèvement populaire ait facilité la conservation d'un régime politique. Pourtant cette conséquence s'explique par les actes mêmes de la révolte, qui portaient davantage sur les institutions économiques, sur les choses d'un usage courant, sur le côté pratique de la vie matérielle, le tout enveloppé d'un puissant sentiment d'humanité.

C'est à croire que le peuple commençait à comprendre que la forme politique d'un pays n'a qu'une importance relative sur les conditions de la vie matérielle, et ce qui est essentiel avant tout, dans les efforts d'affranchissement, c'est de s'en prendre tout d'abord aux organismes économiques, base réelle de l'oppression des travailleurs.

On se rend parfaitement compte que le principe d'autorité ne doit son existence qu'aux institutions créées par l'inégalité des conditions. Que demain la conscience des travailleurs soit à point de comprendre que tout le mal social vient de l'exploitation de l'homme par l'homme, est engendré par le privilège de la propriété individuelle, il passera aussitôt à l'expropriation, qu'il soit en monarchie constitutionnelle ou en République parlementaire.

Instinctivement, l'opprimé raisonne comme le baudet du bon La Fontaine : « En porterai-je double bât, double charge ? » et sa conclusion en sera, la même : « Notre ennemi, c'est notre maître ».

Donc, attaquons-nous tout de

suite au maître économique : le maître politique sera, par voie de conséquences déchu quand le pré-maire aura disparu.

En 1789, le peuple français, se lançant dans une grande révolution n'avait pas de haine contre son roi Louis XVI. Ce qu'il détestait le plus, ce qu'il poursuivait de sa colère jusqu'à l'extermination, c'était l'engorgement scélérate des accapareurs de ceux qui spéculaient sur son dénuement et jouaient à la hausse ou à la baisse avec sa faim.

En Russie, le peuple immense des moujicks et des citadins voit plutôt dans les tenanciers des biens seigneuriaux et dans les détenteurs des richesses industrielles et manufacturières les véritables auteurs de sa sujettion et de sa misère, que dans l'institution du régime autoritaire à la tête duquel se trouve un homme investi d'un pouvoir absolu, et qu'il appelle « Le Petit Pére ».

En Angleterre, où des grèves formidables ont amené des soulèvements violents contre les richissimes propriétaires du sol, des lignes ferroviaires, des arsenaux, des docks, etc., etc. Aucune réprobation n'est montée jusqu'au monarque, chef pourtant des forces de résistance au salutaire désordre des foules affamées.

N'en a-t-il pas été de même en Espagne, dans les si nombreuses insurrections qui s'y sont produites, soit dans la Catalogne avec Barcelone, soit en Andalousie avec Séville ? Dans la plupart de ces mouvements, c'est au maître économique qu'en s'en est pris ; parfois aussi aux tortionnaires de la pensée, comme cela est arrivé pour Montjuich et pour Ferrer.

Plus nous avançons sur la route qui mène à l'émancipation des peuples, surtout des peuples qui ont atteint le plus grand développement économique et le plus haut degré de civilisation, plus les forces révolutionnaires s'exercent contre les privilégiés détenteurs des instruments de travail et de la richesse accumulée.

On fera rendre gorge aux spoliateurs du travail humain ayant de graver les marches du trône pour en renverser l'occupant. Nos précurseurs de 89 pendaient haut et court à la lanterne, avec une botte de foin à la mâchoire, les accapareurs Berthier et Foulon, ayant d'avoir modifié le régime politique du moment et touché à un seul cheveu de la tête de Capet. Nous devons détruire l'exploitation de l'homme par l'homme, pour que sa sujettion cesse : Cela mort, ceci disparaîtra.

La monarchie italienne est aujourd'hui ce qu'elle était avant le mouvement de rébellion ; mais il n'en est pas de même du capitalisme italien dont le prestige n'est plus sanctionné par un acquiesce-

ment des esclaves à sa domination. La situation présente en Italie n'accuse pas une défaite ; la bataille n'est pas perdue. Il n'y a tout simplement qu'un épisode de guerre d'achevé. D'autres épisodes se produiront et augmenteront de plus en plus, dans le peuple, le patrimoine de conscience révolutionnaire pour la victoire finale.

N'oublions pas que la grande révolution française de 1789-93 fut précédée de plus de trois cents insurrections émeutières.

Pierre MARTIN.

ECHO

LE FILS A SON PERE

Un député bien ennué vendredi dernier, c'était M. Peyrat fils. Ce représentant du peuple appartient au parti radical unifié et la discipline du Parti lui ordonnait de voter contre le ministère Ribot.

Oui mais... son père était ministre !

Situation angoissante...

Enfin le fils Peyrat adopta une ligne de conduite digne d'un Romain antique. Il vota pour son père... pardon, pour le ministère, et il en prétendait le groupe de la rue de Valois demandant de quelle pénalité il allait être frappé.

Les radicaux unifiés ne sont pas mécontents. Ils ont pardonné à cet excellent fils.

Ce qui prouve qu'au Palais-Bourbon, les intérêts de famille passent avant les principes.

Mais nous le savions déjà.

PERLES RARES

Les radicaux ont deux nouveaux honnêtes hommes : MM. Ponsot et Justin Godard. Avec Combes et Pelletan, cela ferait quatre incorruptibles (?) qu'ils exhiberont désormais.

Viviani, lors de sa première combinaison, avait rédigé une formule mettant d'accord les trois républicains fervents et les deux républicains tièdes. Mais Poincaré y ajouta, de sa propre main la fameuse phrase : « Retour à la loi de deux ans si les circonstances extérieures le permettent. » Au conseil des ministres, Viviani donna lecture de la déclaration. Justin Godard bondit :

« Je n'ai pas dit cela à mes électeurs, déclara-t-il. J'ai promis le retour aux deux ans. »

Ponsot approuva, malgré Malvy qui voulait être ministre à n'importe quel prix.

Tous les ministriables étaient plongés dans une stupéfaction profonde.

Deux députés refusant un portefeuille pour rester fidèles à leurs engagements ! Jamais on n'avait vu cela.

Cette stupéfaction prouve que nous avons raison en affirmant que les neuf dixièmes des Q. M. sont prêts à se vendre si on veut y mettre le prix.

Nous prions les camarades dont l'abonnement est expiré de bien vouloir nous faire parvenir le montant du réabonnement, afin de nous éviter les frais de recouvrement par la poste.

Où l'on voit le prolétariat italien mettre en pratique les méthodes révolutionnaires préconisées par les anarchistes de tous les pays, et les dirigeants réformistes ouvriers trahir, par veulerie et lâcheté un superbe mouvement d'émancipation

L'impressionnant mouvement insurrectionnel qui vient de secouer l'Italie marque une phase nouvelle dans l'évolution de ce peuple. Le point de départ de l'agitation eut pour cause une protestation contre les méfaits du militarisme et une manifestation de sentiment de solidarité en faveur de ses victimes, dont les plus en évidence : Masetti et Moroni, imposent à la considération de tous.

L'attitude du peuple italien dans les événements qui viennent de se dérouler a montré sa richesse de générosité pour les victimes de l'ordre social, la sensibilité sublime de son caractère et sa parfaite conscience de classe opprimée.

Le gouvernement voulait empêcher les manifestations générales et compri-mer les élans des travailleurs qui avaient justement choisi le jour de la fête nationale pour affirmer leur sympathie en faveur des martyrs. Ne recula pas d'employer les moyens ordinaires : poursuites et charges, à la suite des meetings ; et les moyens extraordinaires : assommodades et massacres.

Aux bruits de la fusillade d'Ancône, tous les citadins et paysans de la péninsule, des Alpes à l'Etna, se levèrent comme un seul homme, menaçant et au cri de : « A bas l'armée ! Vive la Révolution sociale ! » Ils abandonnèrent les champs, sortirent des ateliers et usines pour se dresser et faire face à la répression.

De la plus grande cité industrielle au plus humble village, la voix de la conscience prolétarienne se fit entendre, gronde menaçante contre les ennemis de la justice humaine.

La grandiose grève générale déclarée, elle ne tarda pas à se transformer en une véritable révolte d'un caractère non seulement antimilitariste, mais même expropriateur par son attitude contre le capitalisme.

De partout, soit dans les villes, soit dans les villages, les travailleurs en grève obligèrent les commerçants à fermer boutique et magasins et à baisser les volets sur lesquels on affiche, à certains endroits, un billet portant l'inscription suivante : « Chiasso per tutto nazionale » (permis pour cause de national).

A L'ŒUVRE ! La vraie tactique révolutionnaire. — A nous les magasins ! — Le feu aux Eglises !

Mais où le mouvement prit une véritable tourmente sociale, révolutionnaire et à tendance anarchiste, ce fut dans les régions des Romagnes, Emilie et Marches.

Dans ces provinces, où la totalité des artisans et paysans sont républicains, socialistes ou anarchistes, le peuple proclama la déchéance de la monarchie, et, sans perdre du temps, à certains endroits, un billet portant l'inscription suivante : « Chiasso per tutto nazionale » (permis pour cause de national).

Le gouvernement, pendant ces temps de combat, vit son autorité foulée aux pieds du peuple, de ce peuple plein d'enthousiasme, acclamant ses droits et poursuivant la réalisation d'une société meilleure, basée sur l'égalité économique et la liberté intégrale.

Mais pour édifier les lecteurs du Libertaire sur l'importance et la beauté d'un tel mouvement populaire, donnons quelques détails typiques sur les actes de ces vaillants prolétaires d'Italie, insurgés contre la tyrannie capitaliste et autoritaire ; et, de ces faits héroïques, tâchons de dégager ce qui constitue la foi dans une grande idée de rénovation et l'effort consacré à l'accomplissement d'une révolution libertaire contre le capitalisme à l'opposition mondiale.

Dans plusieurs villes, les gares sont envahies par la foule composée de personnes des deux sexes et de leurs petits.

Ils saccagent et brûlent tous les bureaux, brisent les appareils électriques pour ne pas que l'ennemi soit averti et transporté. Dans certains endroits, les gares sont incendiées, les magasins dévalisés. Le comité révolutionnaire, drapeau rouge déployé, circule en automobile à travers les cités et villages pour propager la révolte.

Dans plusieurs villes, les gares sont envahies par la foule composée de personnes des deux sexes et de leurs petits.

Ils saccagent et brûlent tous les bureaux, brisent les appareils électriques pour ne pas que l'ennemi soit averti et transporté. Dans certains endroits, les gares sont incendiées, les magasins dévalisés. Le comité révolutionnaire, drapeau rouge déployé, circule en automobile à travers les cités et villages pour propager la révolte.

Partout la révolte grande Expropriations. — Le Drapeau rouge flotte partout. — Le Tocson de la Révolution

Presque partout la troupe se montre impuissante à réprimer ces actes de

salutaires destructions. Les femmes suivent les soldats à ne pas tirer sur le peuple ; et elles leur apportent des vivres, du vin, tout ce qu'elles peuvent pour les gagner.

Au haut des clochers des églises, des beffrois, des hôtels de ville et sur les monuments de moindre importance flotte le drapeau rouge de la Révolution émancipatrice.

Dans cette région de près de cinq millions d'habitants, les anarchistes sont l'âme du mouvement salvateur. Une automobile transportant des colis de marchandises et un colis de valise est arrêtée devant la maison du prolétariat d'Ancône. Les conducteurs sont interrogés et mis en fuite. L'auto et les valeurs sont disparues. Plusieurs magasins et entrepôts sont expropriés ; les marchandises et les biens sont saisis, distribués, mis à la disposition du peuple.

A Fabriano, on abat les écrous royaux ; on hisse le drapeau rouge sur la mairie, et, durant cinq jours, la grosse cloche de l'église sonne pour annoncer l'avènement de la République. Dans cette même ville, les automobilistes des riches sont réquisitionnés et misés à la disposition du comité révolutionnaire. Les vivres sont répartis entre les familles nécessiteuses, et on déclare la fermeture des églises. Il est défendu des faire sonner les cloches pour les services du culte, sauf la grosse cloche qui sonna sans relâche la diane révolutionnaire.

Bravo les soldats ! Des soldats passent au Peuple. — La bonne méthode

Mais, dans cette même ville, un fait significatif se produisit qui devrait servir d'exemple aux révolutionnaires de tous les pays : la population alla à la rencontre de la troupe et la recueit en grande fête. Les enfants et les femmes leur donnèrent l'accès en marqué de fraternisation. Et les soldats et le peuple rentrèrent en ville au chant révolutionnaire de l'*Inno dei Lavoratori* (*Hymne des Travailleurs*). Les soldats furent conduits dans les auberges pour se désaltérer et invités à partager le repas dans les maisons privées, en pleine joie.

Comme à la Guerre On désarme les carabiniers. — On tire sur d'autres. — Un général prisonnier

A Sassoferrato, où la foule désarma les carabiniers (gendarmes), il n'y eut pas de représailles.

Presque partout la circulation fut interrompue. Chaque ville ou village, on établit des postes de révolutionnaires qui ne laissaient pas que les personnes possédant un passe-conduit révolutionnaire.

A Castelferretti et à Chiavari, même situation.

A Serrasanquirico, des bandes armées menacent de mort le chef de gare et les employés, détruisant tout. Et d'autres groupes d'insurgés exigent la remise du blé et autres denrées alimentaires.

A Jesi, la troupe fut paralysée. Plusieurs officiers, couverts d'ordres et d'insultes, se plaignent de ne pas pouvoir utiliser leurs hommes, pleuraient même de constater qu'ils ne pouvaient leur ordonner la tuerie, par crainte de les faire massacer.

A Ravenne, les barricades s'élèvent partout dans la ville. Les lampes électriques sont démolies. Les orateurs, dans les meetings, disent que la grève est devenue Révolution. Des pierres, des bouteilles, des briques et jusqu'à des pantoufles de femmes sont lancées contre l'armée et les pouvoirs civils. Un colonel et le commissaire de police sont blessés mortellement. La troupe et la police, impuissantes et sans direction,

se sont enfermées dans la préfecture. Les grévistes sont maîtres de la ville ; ils coupent les fils télégraphiques et téléphoniques, brisent les ampoules, pénètrent dans les églises, renversent les statues, cassent les chandeliers, les crucifix, les bancs, les croix, chambardent tout le matériel du culte pour en édifier une barricade.

Le cercle constitutionnel, *Patria et Progresso*, est mis dans un état de destruction complète. Tous ses meubles ont servi à construire aussi une barricade.

La troupe, toujours, est accueillie à coups de pierres, de têtes de saints, de veilleuses sacrées, de bénitiers et autres objets consacrés au culte. Un révolutionnaire monte sur une barricade et brûle un drapeau tricolore au milieu de la joie générale.

Dans les environs de Ravenne, un général et six officiers sont arrêtés, désarmés et mis à la disposition des grévistes qui les retiennent pendant cinq heures comme otages, dans les bureaux de la Chambre du Travail. Avant de les mettre en liberté, on exige du général la promesse de ne pas faire avancer ses troupes vers la ville. Ils ne furent libérés qu'après avoir signé une déclaration affirmant d'avoir été traités avec les regards dus à des prisonniers de guerre.

LA PRISE AU TAS On donne des vivres au Peuple

A Pusignano, les propriétaires, après avoir remis leurs armes aux grévistes, durent se joindre à eux et acclamer la Révolution.

A Volano, les insurgés brûlèrent le pont qui conduit à Ravenne et incendièrent plusieurs propriétés. Deux wagons chargés de blé furent déchargeés sous les fenêtres même de la gendarmerie. Un menhir et son moulin furent requisitionnés pour transformer le blé en farine, et la distribution fut faite à tous les grévistes par parts égales.

A Passoglio, là aussi l'église fut détruite par le feu, et les grévistes se sont fait donner la clé du magasin du comte Mazzoni pour s'emparer d'une centaine de quintaux de blé. Et la où il n'y avait pas de blé, les grévistes se faisaient remettre le numéraire pour assurer les subsistances en payant les denrées aux petits propriétaires qui les fournissaient.

UTILS PRECAUTIONS Contre la presse stipendiée. — Le sabotage des fils télégraphiques et des lignes de chemins de fer

Mais les scènes les plus caractéristiques de cette révolution se sont passées dans la commune de Lavezzola, où la gare fut complètement détruite. Les voyageurs arrivés avant la destruction de cette gare durent remettre leurs bagages aux grévistes qui les emportèrent à la Bourse du Travail. Ici aussi les messages de la révolution sont transmis à l'aide d'automobiles réquisitionnées aux riches.

A San Agata di Luzzo, l'église est détruite. Le curé fut obligé de suivre les grévistes et de mettre à leur disposition le vin de sa cave. Il fut peu de quitter sa soutane, qu'on brûla devant son temple.

A Rimini, les grévistes brûlèrent le grand pont sur le Rubicone. Sur ce point passent trois lignes de chemin de fer : une pour Bologne, une pour Ancône et la troisième pour Ferrare. Sur le pont flamboyant, un train fut détruit et les voitures des premières et deuxièmes classes étaient dans les eaux du fleuve.

A Borgo San Giuliano, les grévistes détruisent les fils télégraphiques et téléphoniques ; brûlent les maisonnées de l'octroi, sans oublier d'emporter le coffre-fort. Ils se dirigent ensuite vers les magasins d'armes et les dévalisent. Les grévistes, pour empêcher que la presse immonde du gouvernement ne divulgue les plans des révolutionnaires, ou ne propage, par le mensonge, de fausses nouvelles, firent saisir les valises contenant des journaux qui servirent à alimenter un superbe autodafé.

A Faenza, les anarchistes brûlèrent la cathédrale. Dans presque tous les villages de la basse Romagne, toutes les églises sont brûlées.

A Bagnovallo, le club des Cittadino fut pillé. Entre la gare de San Giovanni et Portici, près de Naples, on tira plusieurs coups de feu sur des voitures de première classe. Dans quelques endroits, des bombes même furent jetées sous des trains et les actes de sabotage sur la voie ferrée et dans les gares sont innombrables.

Impossible de décrire, en un article fait à la hâte, toute l'action ouvrière accomplie par la classe ouvrière dans ce superbe mouvement. L'Italie insurge contre les auteurs des crimes militarisés et contre l'exploitation capitaliste.

LES TRAITRES La troupe des états-majors. — La C.G.T. italienne contre la Révolution

Quant à l'attitude des cheminots dans cette immense agitation de révolte, elle n'a pas été ce qu'elle aurait pu être, si la C. G. T. italienne n'avait pas trahi la cause révolutionnaire.

Sous la pression des événements qui se précipitèrent, l'organisme central du travail ne put moins faire que de déclarer la grève générale. Mais il la déclara le jour pour l'étranger ensuite le lendemain. En agissant ainsi, l'état-major de l'armée du travail ne permettait plus aux cheminots de se manifester dans cette lutte d'une façon d'ensemble. Plusieurs points du réseau ont reçu en même temps l'ordre de grève générale et de reprise du travail. De là l'indécision et la perturbation jetée dans les rangs de cette forte et importante corporation.

De ce chef, la C. G. T. italienne endosse de graves responsabilités. Elle aura à rendre compte, devant le prolétariat international, de sa conduite contre-révolutionnaire. Elle ne pourra se

OU ALLONS-NOUS ?

Après nervé et l'équipe repenti de la Guerre Sociale, après la C.G.T., par la voix du plus grand nombre de ses militants, voici que Pouget prend part à la danse et change son fusil d'épaule.

Le reniement est à la mode, devient une véritable maladie. A cela, je ne trouverais certes rien à redire, malgré ce que sois écurant, si cette maladie s'arrêtait à quelques individualités et ne conduisait au tombeau social que le militant qui en est atteint ; mais, comme elle menace de devenir plus contagieuse encore, d'entrainer, si nous n'y veillons, le syndicalisme à sa perte, il nous faut prendre position en plongeant hardiment dans cette pâle le bistro purificateur ; nous le devons sans hésitation aucune si nous voulons que l'admirable passé révolutionnaire soit continué, accentué jusqu'au jour de la libération.

Changer son fusil d'épaule est chose fort simple ; le tout est de savoir si, de ce fait, le tir sera plus précis, s'il déclinaera davantage les rangs ennemis.

Tout acte social a un but défini : il doit par conséquent être raisonné. Je crois que Pouget a bien pesé le jour et le contre de son évolution à rebours. Il n'a pas, s'imagine, renié d'un cœur léger la tactique qu'il a toujours suivie, car dans le cas contraire, j'osez lui demander d'approfondir le geste du politicien endurci et calotin qu'est Ribot s'érifiant aux Folies-Bourbon : « Nous n'attendez pas de moi que je renie mon passé ! »

Alors, camarade Pouget, votre tactique actuelle étant réfutée, consciente, sur quoi la basez-vous ? Quelles circonstances vous ont contraint à l'adopter ? Ce n'est pas sérieusement que vous indiquez l'action sociale et révolutionnaire de la C.G.T. comme la cause primordiale, essentielle du flechissement des effectifs syndicaux. Si cela était, permettez-moi de vous dire que l'affirmation ne suffit plus ; nous sommes en un siècle de discussion et avant que d'être admis, un argument est toujours passé au tamis de la pensée.

Pour asseoir ce que vous avancez, quelles preuves apportez-vous donc ? Vous vous contentez de ne rien démontrer. Et tandis que vous nous conseillez discrètement (oh combien !) un retour en arrière, nous sommes en droit de vous dire que la tactique pratiquée par les « surenchérités » de gauche (dont vous avez été) a donné de bons fruits.

Vous ne pourrez le nier, à moins que vous ne vouliez oublier certain 1^{er} mai qui fut, si je ne m'abuse, le point culminant du syndicalisme français ; et pendant que vous dégringolez jusqu'à la Roche Tarpeenne, nous voulons, nous, atteindre le Capitole social et nous y maintenir.

Il ne faut pas essayer d'éblouir les masses en leur parlant une langue qu'elles ne comprennent pas ; que je sache, les situations équivoques, les subtilités profondes n'ont jamais été un remède. Que vient donc faire, en syndicalisme, ce nouveau vocabulaire : a-politique, a-partisan, a-patriotique ?

disculper d'avoir porté un terrible coup au mouvement et d'avoir aussi causé un préjudice à l'armée des opérations en marche pour leur affranchissement. Elle sera sévèrement jugée, car ses agissements sont criminels, et son action empreinte d'infamie.

Que les organismes identiques des autres pays prennent garde de ne pas commettre la même faute ou plutôt de ne pas accompagner le même crime. Nous espérons que ce triste précédent n'aura pas de suite.

VERS L'AVENIR A l'œuvre pour le triomphe de la Révolution libertatrice

Si, dans la séculaire guerre sociale, encore une grande bataille est perdue, ne nous décourageons pas : la grande bataille finale viendra et nous donnera la victoire qui nous conduira à la conquête du droit à la vie intégrale et aux ultimes libertés. Mais pour cela, il faut que tous les prolétaires arrivent à une puissance de conscience, à une force d'union qui les rendent maîtres de leurs destinées. Il faut que les foules soient bien imprégnées des idées d'émancipation, qu'elles aient confiance dans l'avenir, qu'elles ne se laissent pas contaminer par un chauvinisme égoïste, qu'elles réagissent contre le scepticisme tueur d'énergie et qu'elles se rendent solidaires de l'opposition mondiale qui érase les travailleurs. Il faut, en un mot, que l'idéal anarchiste s'imprime dans l'intelligence du peuple pour qu'il sache se débarrasser des maîtres politiques et économiques.

N.-B. — Nous ne pouvons encore donner les chiffres des victimes, morts ou blessés, de ce grand mouvement révolutionnaire. La lugubre statistique sera bien connue un jour. Quel que soit le nombre de ceux disparus ou terrassés dans cette formidable lutte, nous n'en pousserions pas moins notre tâche de militant.

* CONCORDIA *

Une neutralité bête n'a jamais éveillé des consciences, encore moins résolu un problème social. Tout le monde sait que les eaux stagnantes n'abritent que de la pourriture.

Un point de vue social, et la C.G.T. s'y place, puisqu'elle ne vise et doit viser la transformation complète de la société par la suppression radicale du salariat, il faut ohoisir ; il faut être pour ou contre sans peine de disparition.

Et quand on admet que le syndicalisme doit avoir pour principal objectif la lutte de classes (Jouhaux le reconnaît dans son analyse de l'ouvrage de Paul Louis), on est forcée de saper à sa base le rocher gigantesque qui sera de repaire à la bourgeoisie spoliatrice, je veux dire le patriote.

L'antipatriotisme a donc sa raison d'être ; il a puisé et il puise ses racines profondes dans la lutte quotidienne ; le prolétariat mondial doit en être le successeur. En niant, en repoussant l'anti-patriotisme, on nie, on repousse la lutte de classes, on n'aboutit plus qu'à un internationalisme de pacotille. Le syndicalisme doit être l'internationalisme intégral. C'est la thèse contraire qui n'est que verbalisme, un écourant trompe-l'œil.

Oui, il y a flétrissement d'effectifs. Nul ne le conteste. Les causes ? Elles sont complexes et multiples. Deux me me amnistie fantôme. Nous voulons une amnistie large, totale.

La première, c'est qu'on n'a presque jamais fait d'éducation au syndicat. On a douté du peuple, on a eu peur d'effrayer la masse alors qu'elle venait, devant notre attitude de révoltés, nous rejoindre, disposée à recevoir le bon grain. Sans le vouloir, je veux bien, on a fait du corporatisme (ce qui se comprend), mais rien que du corporatisme. L'ébauche évidente des premières années a vite été détruite par cet égoïsme corporatif qui va s'accroître.

La deuxième est aussi grave et n'est que le corollaire, si je puis dire, de la précédente. Les militants se sont souvent considérés comme d'essence supérieure et cela, parce qu'ils ne vivaient plus la vie de misère et d'humiliation constantes de leurs camarades ; ensuite parce qu'ils ont perdu une partie de leur foi en l'idéal révolutionnaire. Dans leur conception du but final, ils sont devenus pessimistes endurcis ; ils le deviennent davantage encore. Certes, ils se proclament toujours révolutionnaires : leurs actes ne le sont plus. L'idéal leur échappant, ils ont créé une certaine bourgeoisie prolétarienne.

Nous disons : pareille situation doit cesser ; nous ne voudrions pas, dans l'intérêt de la cause de l'humanité asservie, que les luttes futures soient engagées par des moutons ; s'il devait en être ainsi, je me refuserais, pour ma part, à vouloir entraîner à l'abattoir mes frères de misère ; nous voulons que la masse soit consciente de sa force et qu'elle la puisse en un idéal de justice, de beauté, de fraternité sociales. C'est elle qui doit nous entraîner à la lutte sous une poussée formidable.

Il est donc nécessaire et urgent de sauver nos préjugés qui, seuls permettent à la bourgeoisie de tondre le prolétariat : le patriote et le parlementariste sont de ceux-là.

Tout en regrettant certaines violences qu'il approuve, pour ces motifs qui précèdent, la campagne antifonctionnaliste : nous voulons former des hommes pour ne pas être obligés d'avoir affaire à des inconscients.

Une conclusion ? La voici dans toute sa crudité :

Quand un militant s'aperçoit que son idéal s'émuove, qu'il en est réduit à réfuter sa première manière de voir, ses précédents arguments qui ont fait des adeptes ; quand il en arrive à rectifier son tir et à rebrousser chemin, il doit avoir le courage de disparaître et de rentrer dans les rangs. En tout cas, son suicide moral s'impose, à moins qu'il ne préfère imiter Lafargue.

F. LAVEZZI.

Amnistie pour les nôtres!

Avoir tout le monde se préoccuper de la valeur des ministères qui se succèdent toutes les 24 heures, il serait à croire que nous vivons dans la plus heureuse des Républiques, tellement cette foule avide de scandales et de choses palpitantes se désintéresse de ceux des nôtres qui sont frappés.

On se croirait, à n'en pas douter, dans la 4^e République, la République sociale, car beaucoup, après les élections, se croient satisfait.

Mais où sont donc nos vaillants militants, tels que Boudot, Mouraud,

Grandjouan, Ruff, Lecoin, et tant d'autres ? En prison ou en exil.

En ce moment, ces camarades « expiés » soit à la Santé (oh ironie !) ou à Clairvaux, le crime d'avoir exprimé leur façon de penser sur les agissements scandaleux des financiers et des gouvernements bourgeois.

Depuis trop longtemps déjà, nos camarades sont privés de leur liberté pour de simples délits de parole.

Pourquoi une amnistie pleine et entière ne viendrait-elle pas rendre à la liberté nos camarades qui depuis des mois, voire des années, languissent dans les prisons de la République.

Puisque les socialistes ont remporté aux dernières élections une grande victoire, qu'attendent-ils pour faire entendre une protestation, pourtant si légitime, en leur faveur ?

Malheureusement, leur préoccupation est tout autre !

Tous les emprisonnés pour faits de grève, pour délits de presse, ou d'opinion, tous les exilés, tous les mutins sont des fils de travailleurs, coupables seulement de loyauté et de franchise.

Parce qu'ils ont écrit ou dit ce qu'ils pensaient ; parce qu'ils ont cru à la liberté dans une République qui se présente libre, ils ont vu se dresser contre eux des lois brutales, qui devraient depuis longtemps être abrogées et dont se servent nos gouvernements.

Retenir des adversaires dans les geôles, les maintenir en exil, est un procédé inqualifiable.

Mais qu'on ne nous donne pas une amnistie fantôme. Nous voulons une amnistie large, totale.

Donner et retenir ne vaut rien. La mesure de l'année dernière, à ouvrir les portes à quelques-uns des nôtres, elle a maintenu dans les prisons tous les condamnés des lois séculaires.

Si ceux qui nous gouvernent, malgré notre volonté, veulent atteindre le but que se propose toute amnistie, c'est une mesure totale et que tous ceux qui ont été frappés par eux soient immédiatement mis en liberté.

Personne ne fera de mal à personne. Pensons à toutes les victimes de la République bourgeoise et crions bien haut à nos gouvernements que nous ne les abandonnerons pas entre leurs mains.

Plus que jamais pensons à eux et crions toujours plus fort : « Amnistie, amnistie pour tous ! »

René Micheau,
des Jeunes Syndicalistes de la Seine.

Les Amis du "Libertaire"

Tous les mardis, à 9 heures du soir, réunion du groupe des amis, salle Chapelle, 5, rue du Château-d'Eau.
Appel est fait à tous ceux qui s'intéressent au journal.

Les camarades sont avertis qu'une bourse sera organisée le 5 juillet au profit du "Libertaire". Le détail dans le prochain numéro.

Bénéfice net de la balade du 17 mai à Marnes-la-Coquette : 61 fr. 65.

VARIÉTÉS

Les Affranchis

Fuyant les dépotoirs somptueux de la ville, au ruisseau des préjugés allégant leurs épaulles, vagabonds et poètes s'en vont par les chemins...

Amants de la Nature, ils admirent en amants ses charmes ondoyants, ses aîtrails lumineux, ses parures champêtres. Ils goûtent du soleil la féconde chaleur, sa lumière bienfaisante, ses caressants rayons.

Ils aiment la mélancolie des vastes solitudes, le murmure du ruisseau, le caillou du sentier, l'épine du taillis et les tièdes parfums flottant sur les buissons ; ils aiment la tristesse du silence des soirs !

Incrédulites joyeux, ils n'ont pas, du vulgaire, les fastes transports des faciles amours ; sceptiques du plaisir, ils sourient à l'ennui et se moquent des larmes !

La mortelle clarté des lumières des fêtes n'a pas terni l'éclat de leurs fauves prunelles. Les fumées de l'orgie dans leur vierge creveau, n'ont pas jeté les troubles de la folie naissante ! Ils éprouvent, en leur dme tranquille, la douceur lénitive des sentiments paisibles.

Verba est siccus de Vice, ils ignorent ces mots... La Mise Misère !

Ils est des mots d'amour plus beaux que des poèmes qui se disent dans l'ombre. Pour le poète heureux, le silence a des secrets inconnus du profane. La nuit a des mystères incompris au grand jour.

Il est des plantes rares sur les sombres déserts, il est des fleurs jolies au profond des ravins...

A. Narchot.

</div

ETUDES SOCIALES

Par un Paysan

C'est en effet dans les luttes politiques qu'en Belgique, Hollande, Italie et Russie, il a été possible de se servir de l'arme nouvelle, la grève générale, dite grève générale.

Que déduire de cet acte de foi socialiste, par lequel le parti du même nom, pour transformer la propriété collective capitaliste en propriété collectiviste ou communiste, essaie de prouver la conquête du pouvoir politique? La logique veut que le socialisme ainsi présenté devienne une *doctrine de collaboration avec le capitalisme de réforme*, comme dit Lafargue et non de destruction du capitalisme.

Ce socialisme-là a perdu de vue son but. Il a cessé d'être un parti de révolution contre l'élément oppresseur. Il se constitue dès son arrivée au pouvoir en parti d'évolution rétrograde. Il s'éloigne autant que tout autre groupement politique bourgeois de l'*organisation du travail, dont le syndicalisme en est la puissante manifestation*.

Demain les socialistes au pouvoir, cela est inévitable, marcheront contre les syndicats, feront de l'inutile papasserie, du caporalisme guesdiste, de la centralisation réactionnaire, du fonctionnalisme ridicule, tout comme les partis bourgeois et encore une fois pourront empêcher l'essor du travail libre, la direction du travail par le travail lui-même?

Malgré tout, les racines du socialisme parlementaire ne sont que superficiellement traçantes et ne peuvent ni empêcher le prolétariat, ni absorber la vie ouvrière. Socialisme de surface, d'après propos, de compromissions, de contrainte, de déroute, il est à l'opposé du socialisme libertaire antitaylorien, fédératif, autonome. Une seule voie s'ouvre à ce révolté de tous les temps, seul logique avec lui-même : c'est le syndicalisme avec son inévitable accessoire la coopération. Réalité en concordance de vues avec la doctrine libertaire.

Voilà le rôle de l'autorité populaire définie en deux mots suggestifs : *production, consommation*. Toute la paix et toute la guerre tient et à toujours tenu dans ces deux actions humaines!

Dans son livre *Socialisme théorique et social-démocratie pratique* (page 250) Bernstein confirme de la façon suivante cette vérité : « Le peuple allemand a un très grand intérêt à ce que la Chine ne devienne pas la proie des autres nations et à ce que la politique commerciale de la Chine ne devienne pas le domaine exclusif d'une autre nation ou d'une coalition d'autres nations. Bref, l'Allemagne a le plus grand intérêt à ce que dans toutes les questions concernant la Chine, elle puisse dire son mot. » Son commerce avec la Chine lui en donne le droit... » Il me semble qu'il y a là une raison pour la social-démocratie de ne pas s'y opposer en principe. Assurance nouvelle que la social-démocratie tout en atténuant le rigorisme des républiques bourgeoises, n'en reste pas moins un parti bourgeois, défendant l'individualisme des profiteurs capitalistes qui exploitent autant la production étrangère que la main-d'œuvre de leur propre pays.

Donc à la place du suffrage universel avec Chambre des députés, Sénat, présidence — et ce qui sert d'appui à ces messieurs — l'armée, la magistrature, la police, nous mettons très logiquement l'administration des choses par une entente entre les divers groupements fédératifs qu'ils s'appellent communies, ou unions de syndicats ou groupements d'affinités, ou coopératives de production et de consommation.

Nous faisons abstraction de toute politique idéaliste et ne considérons que la naturelle politique de la structure de la machine humaine. Celle-ci se compose de deux organes essentiels autour desquels tous les autres gravitent. Ils se nomment *ventre et cerveau* ! A saisir faire tous les deux dans chaque individu, une organisation simple, pratique et juste s'impose, une organisation qui laisse à chacun le maximum de liberté possible. Elle n'a pour seule limite que la liberté d'à-côté, la liberté d'autrui.

Toutes les autres façons de groupements humains par nationalités, par castes, par classes, par corporations ennemis s'effacent devant cette seule et unique de l'être humain ayant droit à l'existence et soutenu organiquement par tous ses semblables. La seule condition exigée pour se procurer bien-être, paix et liberté, c'est d'être un membre utile de la société, c'est de gagner sa vie en travaillant.

Ce qu'un prolétariat pareillement organisé peut fournir en améliorations sociales se devine aisément quand on pense que là il y aurait absence totale d'exploitation par le propriétaire, le commerçant, le fabricant, l'Etat, tous accapareurs et intermédiaires à des titres divers.

(A suivre.)

EN ALGERIE

Les Ecoles d'exploitation de la main-d'œuvre indigène

Il existe, en notre bien heureuse colonie d'Algérie, — si florissante comme se plaisent à le dire ses gouvernements et autres requins de la finance dans les banques payés par ces idiots de propriétaires, — un certain genre d'écoles, lesquelles sont des écoles de favoris, tout comme l'on donne une décoration à un bureau de tabac pour « services exceptionnels ».

C'est ainsi qu'une femme ou un homme qui a — ou qui a eu — des relations plus ou moins louches avec le gouvernement général, pour services rendus à ses maîtres, — les dirigeants, — obtient de ceux-ci une fonction de directeur ou directrice d'une école d'apprentissage, le plus souvent pour l'industrie des tapis.

Ces directeurs — ou directrices — installent donc une fabrique dont l'ouvrier est l'élève, et où, en fin de compte, L'ELÈVE REMPLACE L'OUVRIER, et la main-d'œuvre finit par ne rien coûter à MM. les dirigeants.

C'est tout bénéfice, comme l'on voit. Les tapis fabriqués par les élèves coûtent moins cher que ceux exécutés par des particuliers et sont vendus meilleur marché ; or, les femmes arabes de l'intérieur ne vivent que de ce travail, se trouvent donc écrasées par ces écoles gouvernementales qui leur font une si redoutable concurrence.

Si ceci faisait, seulement, pouvoient les arrêter à refléchir sur leur situation et à prendre conscience de leur place dans les rangs des émancipateurs sociaux, ce serait un remède à ce mal, mais nous n'en sommes malheureusement pas encore là, car les pionniers, qui ont entrepris de décrasser les menalités arrières des indigènes arabes (comme le publiciste Omar Rasim, d'Alger, qui m'adresse ces quelques renseignements), sont plutôt rares.

Ainsi ces écoles, dont tous les naîts

chantent la gloire, sont, non seulement des maisons industrielles et de rapport du gouvernement, mais aussi des établissements de concurrence et d'exploitation ouvrière.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler. Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Et, en effet, demandez à ces ministres, à ces gouverneurs qui ont plein la bouche de ces phrases toutes faites : « développement de l'Algérie, honneur de ses habitants, les progrès de la civilisation française apportant le travail et la paix dans cette Algérie qui est comme une deuxième France, etc. », et autres clichés, demandez-leur s'il y a une école d'industrie mécanique ou d'électricité, d'ingénierie ou des arts en Algérie, ET POUR LES INDIGÈNES toujours spoliés ?

Ils répondront ou par des faux-fuyants — s'ils consentent à répondre — ou par la persécution contre les esprits libres, avides d'affranchissement de vérité et de justice, car, en Algérie (où, comme au Maroc, le gouvernement vient d'établir, au mépris de la loi sur la liberté de la presse, le cauchemar obligatoire pour toute feuille qui veut paraître) les gouverneurs soi-disant républicains agissent comme des potentiels !

Les laissera-t-on faire encore longtemps ?

Henri Zisly.

Une belle manifestation à la « Bellevilloise »

Contre les assassinats d'Ancône et la réaction en Italie

L'énergie levée du prolétariat italien, après les féroces assassinats d'Ancône, accomplis par les bourreaux de la monarchie de Savoie, pour noyer le sang de l'agitation en faveur de la libération des camarades Masetti, Meroni et la suppression des compagnies de discipline, ne pouvait laisser indifférents les anarchistes et les révolutionnaires en général.

La grève générale proclamée en toute l'Italie a donné lieu à une répression féroce de la part de la police, mais le prolétariat a résisté à la violence par la violence. Ce mouvement a pris, dès le début, un caractère essentiellement insurrectionnel, grâce à l'active propagande faite par nos camarades anarchistes et syndicalistes. C'est le prélude de la future révolution libertaire.

Le groupe révolutionnaire italien de Paris a pris l'initiative d'une grande manifestation contre les assassinats d'Ancône et la réaction en Italie ; les sections socialistes italiennes de Paris et d'Aubervilliers, le Comité international contre les répressions et la Fédération communiste-anarchiste approuvent leur adhésion. La manifestation fut bien réussie, rue Boyer, elle fut imposante ; la grande salle était archicomble. Les travailleurs voulaient, par leur présence, manifester leur solidarité avec le prolétariat italien, dans les rues, se battait héroïquement, et leur dégoût pour la monarchie pourrie de Savoie.

Tour à tour, Giraut, Foggi et Bartolozzi prirent la parole pour flétrir les crimes du gouvernement italien et exalter, en même temps que les camarades Masetti et Meroni, l'héroïsme des ouvriers italiens luttant bravement pour leur affranchissement.

Comment former cette alliance défensive et offensive entre conceptions diverses mais procédant toutes du facteur liberté et toutes opposées à l'autoritarisme des profiteurs capitalistes ?

G. ADAM.

EN ALGERIE

Les Ecoles d'exploitation de la main-d'œuvre indigène

Il existe, en notre bien heureuse colonie d'Algérie, — si florissante comme se plaisent à le dire ses gouvernements et autres requins de la finance dans les banques payés par ces idiots de propriétaires, — un certain genre d'écoles, lesquelles sont des écoles de favoris, tout comme l'on donne une décoration à un bureau de tabac pour « services exceptionnels ».

C'est ainsi qu'une femme ou un homme qui a — ou qui a eu — des relations plus ou moins louches avec le gouvernement général, pour services rendus à ses maîtres, — les dirigeants, — obtient de ceux-ci une fonction de directeur ou directrice d'une école d'apprentissage, le plus souvent pour l'industrie des tapis.

Ces directeurs — ou directrices — installent donc une fabrique dont l'ouvrier est l'élève, et où, en fin de compte, L'ELÈVE REMPLACE L'OUVRIER, et la main-d'œuvre finit par ne rien coûter à MM. les dirigeants.

C'est tout bénéfice, comme l'on voit. Les tapis fabriqués par les élèves coûtent moins cher que ceux exécutés par des particuliers et sont vendus meilleur marché ; or, les femmes arabes de l'intérieur ne vivent que de ce travail, se trouvent donc écrasées par ces écoles gouvernementales qui leur font une si redoutable concurrence.

Si ceci faisait, seulement, pouvoient les arrêter à refléchir sur leur situation et à prendre conscience de leur place dans les rangs des émancipateurs sociaux, ce serait un remède à ce mal, mais nous n'en sommes malheureusement pas encore là, car les pionniers, qui ont entrepris de décrasser les menalités arrières des indigènes arabes (comme le publiciste Omar Rasim, d'Alger, qui m'adresse ces quelques renseignements), sont plutôt rares.

Ainsi ces écoles, dont tous les naîts

chantent la gloire, sont, non seulement des maisons industrielles et de rapport du gouvernement, mais aussi des établissements de concurrence et d'exploitation ouvrière.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais je crois que les ouvriers israélites (il doit y en avoir) doivent être aussi exploités que les Arabes par les gros exploitants juifs, catholiques et francs-maçons.

En général, on peut constater, à l'égard de ces malheureux indigènes, une douceur ni tendresse de la part des vainqueurs français qui sont tous des funistes, des beaux parleurs, et ceux qui écoutent bénovollement leurs mensonges ne sont que des imbéciles, des criminels.

Il existe aussi quelques petites écoles d'autres métiers, toujours du pays, qui sont à peu près dans la même situation que celles dont nous venons de parler.

Mais les plus heureux — qui le croiraient ! — ce sont les juifs, parallèle ; il n'y a qu'eux, et tout le monde travaille et risque le peu pour eux ; ils sont les rois d'Algérie, quoi !

Mais

Je vais jusqu'à prétendre qu'il est impossible de concevoir une société harmonique, d'en donner une description précise et complète sans relier les individus par des liens institutionnels essentiels à l'humaine et sociales. Si on veut prendre la peine de les débarrasser de l'amas de mensonges et de fourberies qui en disent sa pratique, on verra que le vote représente la faculté suivant les cas, de faire connaître son point de vue ou affirmer sa volonté ; et que l'imposture n'a sa destination naturelle n'est autre chose que l'autrui aide obligatoire de tous les membres d'une même société. Ces brèves constatations suffisent à donner une idée de ce que l'entends par Education Sociale de l'individu. Cette partie de l'éducation comprend l'examen et la discussion des institutions existantes dans leurs causes originales et dans leurs effets actuels.

Toutes ces institutions conventionnelles et arbitrairement sont intimement reliées les unes aux autres. Elles forment un faisceau qu'on peut briser et qui atténue si peu de son force de résistance. C'est pourquoi il semait national de distinguer celles dont on peut poursuivre la suppression parce qu'elles sont visiblement les vestiges d'âmes sociaux, cadres de celles paraissant appropriées à l'état social du moment. Pour ces dernières il conviendrait à mon sens, d'en proposer seulement la transformation dans un sens temporel révolutionnaire ainsi que je l'ai fait pour l'impôt.

Considérés dans ses effets, l'éducation sociale représente la guerre ouverte à l'ignorance et à l'illusion ; la préparation des esprits à la révolution. Elle est de plus un sur moyen de trouver des terrains de rencontre et des buts d'ensemble pouvant réunir tous les travailleurs.

De ces contacts venus, on est fondé à espérer qu'en résultera une sensible élévation de la conscience générale, négligée individuellement. L'écriture se précisera et la stupidité criminale céderait graduellement la place à la dignité.

Cette façon de procéder est bien méthodique, bien terre à terre, elle n'est rien d'héroïque, rien de prestigieux. Par contre elle a l'avantage de n'exclure aucun mode d'action et de déferler les machinations des Cavaignacs et des Thiers de la bourgeoisie.

C'est en pratiquant une grossière confrontation de ce genre d'éducation que les Juarros, les Guesde et autres prophètes du socialisme conservateur sont pervertis en peu d'années à raffier à leurs doctrines un million de prédateurs dont la plupart devraient être avec nous.

Ce dernier fait qu'un camarade ne contestera prouva dans une très large mesure « qu'il n'est pas de petits moyens pour qui sait s'en servir ».

LE TERMITE.

Mise au Point

On nous prie d'inscrire : Paris ce 13 juin 1914.

Comme Martin

Surprise dans ma bonne foi pendant la campagne qui a lieu dans le 20^e pour les élections municipales, où l'on m'avait demandé de poser ma candidature de protestation, je le prie de bien vouloir porter à la connaissance des camarades le retrait de cette candidature.

Je crovais faire œuvre utile d'abstentionniste et, à cet effet, l'opposais, hier soir, la thèse anarchiste antiparlementaire à la thèse des politiciens du socialisme. Certains ne m'ont pas compris, et c'est ainsi de disposer tout malentendu toute équivoque que j'ai tenu à l'envoyer ces lignes.

Cordialement.
Alex Flesky.

Appel aux camarades des Associations à base communiste

Devant les critiques formulées par certaines organisations contre les coopératives de production, nous croisons qu'il serait utile de grouper les camarades appartenant à ces Associations.

Une réunion pourra peut-être amener des échanges de vues qui éclaireront la situation et montreront le chemin à suivre.

En Vente au « Libertaire »

Nous pouvons proposer à nos lecteurs tous ouvrages de librairie en dehors de ceux marqués sur le catalogue, sans augmentation de prix. Prière d'indiquer visiblement le titre et, si possible, l'édition de l'ouvrage demandé.

Toute commande de librairie doit être accompagnée de son montant en timbres, mandats ou chèques.

Addresser lettres et mandats à l'Administrateur du Libraire, 15, rue d'Orsel.

La deuxième colonne indique le prix par la poste

BROCHURES

Pages d'histoire sociale (Tcherkesoff) 0 25 0 30

L'Etat et son rôle historique (Kropotkin) 0 25 0 30

Aux jeunes gens (Kropotkin) 0 10 0 15

Le socialisme anarchiste (Kropotkin) 0 40 0 35

Si l'avais à parler aux électeurs (Jean Grave) 0 10 0 15

Organisation, initiative, cohésion (Jean Grave) 0 40 0 45

La Patrie libératrice (Lermans) 0 10 0 15

La Patrie à l'œuvre (Lermans) 0 45 0 20

L'Anarchie (A. Girault) 0 10 0 15

Les Anarchistes et l'affaire Dreyfus (S. Faure) 0 10 0 15

Arguments anarchistes (Beaure) 0 20 0 45

La loi des salaires (J. Goblet) 0 10 0 15

La mort à l'œuvre (Lermans) 0 45 0 20

Justice (Fischer) 0 10 0 15

Réponse aux paroles d'une croyante (Sébastien Faure) 0 45 0 20

La femme esclave (Christin) 0 10 0 15

La patrie à l'œuvre (Almeyras) 0 20 0 25

Les critères de Dieu (S. Faure) 0 10 0 15

La B.C. syndicaliste (Georges Yverot) 0 10 0 15

La Machination (Jean Grave) 0 10 0 15

La responsabilité de la solidarité dans la guerre (Nettiau) 0 10 0 15

Le mal du soldat (P. Girault) 0 10 0 15

Paix, guerre et caserne (Ch. Albert) 0 10 0 15

Le militarisme (Nieuwenhuys) 0 10 0 15

Le militarisme (Ficher) 0 10 0 15

L'antipatriotisme (Jean Grave) 0 10 0 15

Education en l'air (E. Girault) 0 05 0 10

Contre le brigandage marocain 0 15 0 20

La Patrie (Lermans) 0 10 0 15

La peste religieuse (Jean Moshi) 0 10 0 15

Education d'un philosophe avec la nature (Diderot) 0 10 0 15

Maisons qui tuent (M. Petit) 0 10 0 15

Le Salariat (Kropotkin) 0 10 0 15

Le syndicalisme dans l'évolution sociale (Jean Grave) 0 10 0 20

Les deux méthodes du syndicalisme (Diderot) 0 10 0 15

La grève générale (Aristide Briand) 0 10 0 15

L'éducation de demain (Laisant) 0 10 0 25

Le caté (Malatesta) 0 10 0 15

L'Amour libre (Mad. Vernet) 0 10 0 15

L'immoralité du mariage (Chauh) 0 10 0 15

Ante la mort (Diderot) 0 10 0 15

La grève des électeurs (Mirbeau) 0 10 0 15

Les bœufs entachés de caserne et de cavalerie (Gavini) 0 10 0 15

Les trois Complices (Chauh) 0 10 0 15

Tous ceux que cette idée intéressera sont priés de bien vouloir se mettre en rapport avec Jahane, 170, boulevard de la Liberté aux Lilas. Mais il est bien entendu qu'il ne s'agit que des camarades appartenant à BASE COMMUNISTE.

Aux anarchistes espagnols habitant en France

Camarades,

Dans le but de nous mettre d'accord de nous organiser pour entreprendre une action commune de défense, afin d'amener une forte et véritable propagande de nos idées, nous avons publié il y a quelques jours, un appel dans notre journal *Terra y Libertad* de Barcelone à tous ceux qui, comme nous, sont convaincus que la valeur et le mérite des forces doit se mesurer par leur combat.

Nous avons donné dans cet appel les explications de la nécessité qu'ont les groupes espagnols résidant en France d'envoyer un délégué direct au congrès anarchiste international qui aura lieu à Londres les mois d'août et septembre et nous avons promis aussi que nous donnerions dans ledit journal de Barcelone les raisons pour lesquelles groupes et tous les individus disséminés en France soient en relation constante afin de pouvoir ainsi agir avec efficacité pour la propagande et pour la défense. Pour cela, nous avons l'idée d'éditionner un journal en espagnol qui pourra être lu par tous les travailleurs.

Notre camarade Schneider nous prie de publier la note suivante :

Des camarades me font le reproche de ne pas avancer d'un pas et de ne pas occuper de ce projet.

J'ai attendu en vain une réponse concernant une idée émise et qui au préalable paraissait devoir être prise en considération.

Il se trouve tout disposé à faire en sorte que ce projet prenne corps et propose de convaincre tous les amis de nous donner tous les renseignements nécessaires pour comprendre les efforts, et par suite convenable à cette idée.

Si je ne reçois aucune nouvelle d'ici une quinzaine de jours, je vous enverrai une autre.

Je vous prie de bien vouloir me répondre par ce moyen.

Tous ceux qui sont intéressés peuvent écrire à notre adresse : Schneider, 52, rue des Bois Bezon (S.-O.).

* * *

je crois que ceux la seraient assez indiqués pour nous apporter une part sérieuse à ce genre d'éducation, car il ne s'agit pas de venir s'affirmer anarchiste et ne rien faire pour peu pour la diffusion de nos idées.

Nous espérons que cet appel sera compris et que bientôt il nous sera possible de lancer dans toutes les directions les séries de notre bibliothèque.

Schneider,

52, rue des Bois Bezon (S.-O.).

* * *

NOTRE TERRAIN

Notre camarade Schneider nous prie de publier la note suivante :

Des camarades me font le reproche de ne pas avancer d'un pas et de ne pas occuper de ce projet.

J'ai attendu en vain une réponse concernant une idée émise et qui au préalable paraissait devoir être prise en considération.

Il se trouve tout disposé à faire en sorte que ce projet prenne corps et propose de convaincre tous les amis de nous donner tous les renseignements nécessaires pour comprendre les efforts, et par suite convenable à cette idée.

Si je ne reçois aucune nouvelle d'ici une quinzaine de jours, je vous enverrai une autre.

Je vous prie de bien vouloir me répondre par ce moyen.

Tous ceux qui sont intéressés peuvent écrire à notre adresse : Schneider, 52, rue des Bois Bezon (S.-O.).

* * *

Participation morale et matérielle au Congrès anarchiste international de Londres : Questions à discuter à ce Congrès. Appel à tous.

IVRY.

Groupe d'éducation révolutionnaire — Sam-

di 30 juin à 8 h. du soir, salle des conférences

rue Parmentier à Ivry, conférence éducative,

suivie de projections lumineuses, sujet traité :

« L'alcologisme, par le camarade Girault, et le docteur Légrain, médecin chef de l'asile d'Ivry. Entrée gratuite.

NIMES

Samedi 20 courant à 8 h. du soir au bar

Roc, 15, rue Porte-de-France, réunion des cam-

arades pour le concert et le Congrès de Lon-

dres. L'Union Libre interdépartementale désire

réunir connaiître l'adresse des camarades habi-

tant Manduel et Gallargues (Gard). Ecrire à

Dupont C. 4, rue Saint-Laurent, Nîmes.

* * *

COMITE DE DEFENSE SOCIALE

DE LA REGION DU NORD

A l'aide ! A l'assassin !

Tous ceux qui ne veulent pas se rendre complices des crimes perpetrés à l'ombre des drapées et des lois :

Tous ceux à qui il reste un peu de pitie et d'humanité, sont invités à venir manifester leur réprobation contre les assassinats civils et militaires aux

GRANDS MEETINGS

qui auront lieu :

Tourcoing, samedi 20 juin, à 8 heures du soir, Maison du Peuple, rue de la Cité; Lille, dimanche 21 juin, à 10 heures du matin, salle Sainte-Anne, 297, rue Léon-Gambetta; Roubaix, à 4 heures après midi, salle Progrès, 104, rue Bernard, en faveur de Law, victime des lois scélérates; Péan, petit soldat condamné à mort bien qu'innocent; Masetti, victime des brigandages italiens, sous la présidence assurée de : E. Rousset, le vengeur d'Aernout, le rescapé des bagnes militaires, assisté du camarade Thullier, secrétaire du comité de Défense sociale de Paris.

Le meeting sera suivi d'une pièce en un acte : Bibiri (drame militaire) joué par le groupe théâtral « Germinal ».

Il sera perçu 10 centimes d'entrée pour couvrir une partie des frais.

On peut se procurer des cartes à l'avance à nos vendeurs.

Gruppe anarchistique du 18^e, Mercredi 24 juin à 8 h. 3/4, Mardi 25 juin causée par le camarade Thomas : sujet : « Menalites d'aujourd'hui, et mentalités d'aujourd'hui ». Entrée gratuite.

Foyer anarchiste du XI^e, — Salle du premier U. P. 157, faubourg Antoine, samedi 20 juin à 9 heures précises causée sur les précurseurs (suite) par Mauricin.

Groupe Néo-Malthusien du XI^e, 157, faubourg Antoine, salle du premier, vendredi 19 juin de 9 à 11 heures.